

## Un, deux, trois, quatre

De travers.

Du haut de ses vingt-cinq ans de carrière, le lieutenant Darc en a vu des horreurs. Les pires que l'âme humaine la plus pourrie puisse engendrer. Plus rien ne l'étonne. Enfin, c'est ce qu'il croyait, jusqu'à aujourd'hui.

A partir de combien d'années de service devient-on perméable à l'imagination de ses *semblables* ? Même si, à vrai dire, Damien Darc ne se range pas vraiment dans cette grande catégorie fourre-tout.

De travers.

Et pourtant...

En un sens, n'est-il pas aussi dérangé qu'eux ?

Comment peut-on faire de l'esprit en pareilles circonstances ? A moins que l'esprit en question ne soit malade lui-même. Torturé, sans doute. Violenté, à n'en point douter. *L'humour est la politesse du désespoir*, dit-on. Alors, le lieutenant Damien Darc se dit qu'il se situe très haut sur l'échelle des désespérés.

De travers.

De travers.

La scène qui lui fait face est glaçante. Il est là, seul, armé. Mais désarmé. Certains apprécient l'odeur du napalm au petit matin. Lui se dit que ce petit matin augure une longue série de nuits d'albâtre et de matins caféinés jusqu'à l'overdose. Jusqu'à comprendre.

Ou pas.

Pourtant, il fait de l'esprit.

De l'humour.

Nul doute que sa cervelle entamée se protège. Le protège.

Pour ne pas sombrer.

De travers.

De travers.

Son regard se perd sur le mur, délaissant l'innommable, dépassant les vitrines réfrigérées vides. S'arrête sur le tableau de découpe fixé au mur. De travers.

Sur la pancarte au style empruntant à la fois au vintage et au stylisme minimaliste, un gros cochon rose aux joues bien pleines lui sourit. Son corps est un puzzle. Ses pièces, des morceaux à la tendreté évidente.

Épaule.

Filet.

Carré.

Échine.

Filet mignon.

Le tableau n'est pas droit. Comme si les fesses trop charnues du pourceau faisaient pencher le tableau vers l'arrière, défiant à la fois l'horizontalité et la verticalité.

Quand on lui demanderait, à l'aube de la retraite, de quoi traitait l'affaire qui l'avait le plus marqué dans sa carrière, il répondrait :

– De travers.

Sans savoir s'il évoquait le souvenir de ce tableau de découpe du cochon à l'équilibre branlant, ou bien la viande moelleuse accrochée aux côtes de l'animal que les agents du FBI – et tous les habitants des States d'une manière générale – appellent *ribs*. Ces travers de porc, dont la seule pensée suffirait à lui rappeler à vie que cette enquête lui avait appris combien il était loin d'avoir la carrure pour prétendre un jour égaler les meilleurs agents fédéraux.

Que, question intuition, il était à peine du niveau de la tache de gras de porc microscopique sur la cravate d'un infiltré de la CIA, en pause déjeuner.

\* \* \*

2:26

Le réveil sonne. Je dis bien *sonne*. Pas de musique, de mélodies parasites. Du genre à vous trotter dans la tête toute la journée. Quelques notes d'un air guilleret, ridicule, comme une inlassable bande-son tournée et retournée à l'infini. Non merci. Un bon vieux buzzer. Strident. Simple. Efficace. Si je le pouvais, je remplacerais mon radio-réveil par sa version années cinquante. Réveil

matin en fer blanc posé dans une soucoupe du même métal, avec supplément pièces de centimes dans une soucoupe. Inégalé.

Le digital a un avantage sur l'aiguille. Barres et diodes LED.

2:26, c'est 5 barres + 2 points + 5 barres + 6 barres. Faites le compte. Faites l'essai.

$$5 + 2 + 5 + 6 = 18.$$

$$1 + 8 = 9.$$

Tout ce qui fait neuf est parfait. Rassurant.

2:25, ça ne marche pas. 5 barres + 2 points + 5 barres + 5 barres.

$$5 + 2 + 5 + 5 = 17.$$

$$1 + 7 = 8.$$

Si je rate 2:26, je devrai attendre 2:29.

$$5 + 2 + 5 + 6 = 18.$$

$$1 + 8 = 9.$$

Mais trois minutes, c'est sacré. On peut en faire des choses en trois minutes. Ou pas. Pour moi c'est beaucoup. Et peu à la fois. Le destin du monde peut basculer en trois minutes. Trois minutes trop tôt, ou trois minutes trop tard. Mieux vaut ne pas prendre le risque.

Mes chaussons m'attendent au pied du lit. Parallèles l'un à l'autre. Ils attendront dans la même position, à l'entrée de la salle de bain. Toilettes. Lavage de mains. Séchage de mains. Un coup d'œil dans le miroir. Gueule enfarinée. Traits tirés. Mes paumes tirent sur la peau du visage pour la détendre. Excès de sébum sur les doigts. Lavage de mains. Séchage de mains. Je passe la main dans mes cheveux. Gras. Poisseux. J'ai transpiré cette nuit. Lavage de mains. Séchage de mains. Je passe l'index sur une boursouffure. Là, sur l'os saillant de la mâchoire, à la base du cou. Phase ascendante. Pas toucher. Pas toucher. Touché. Trituré. Percé. Lavage de mains. Séchage de mains.

Douche. Savonnage. Frottage énergique. Je sais qu'il ne faut pas. Après j'ai des rougeurs, je mets de la crème et j'ai les mains grasses. Et je dois me relaver les mains. Lavage de mains. Séchage de mains. Encore. Et je perds du temps. Encore.

Je sais ce que vous vous dites. Ce type est fou. Malade. N'importe quel *Mens sana in corpore sano*, penserait la même chose. Je ne vais pas vous blâmer, je ne suis pas loin de le penser non plus.

M'habiller, en revanche, n'a jamais été un calvaire. Je m'habille, c'est tout. Reprenant parfois mes vêtements de la veille, de l'avant-veille. Je n'ai développé aucun trouble lié à cette étape de mes journées. On ne peut pas être fou à tous moments.

Je me rattrape sur l'après habillage, l'après coiffure. Quand je suis prêt à descendre, à affronter le quotidien, lavé, peigné, rasé de frais. Le plus dur commence. Le plus long commence. Je m'accroupis, me positionne, regard à la hauteur de l'embout du robinet. Et j'attends.

J'attends.

J'attends que la goutte coule. Ou ne coule pas, justement. Le même rituel. La même litanie qui m'emplit le cerveau. Cette rengaine quaternaire, cette comptine qui ne daigne jamais aller au-delà de quatre.

Un deux trois quatre.

Un deux trois.

Un deux trois.

Un deux trois quatre.

Un deux trois quatre.

Aucune goutte ne pointe de l'extrémité du robinet. Suis-je rassuré ? Un temps seulement. Juste avant que le fil de mes pensées ne prenne le relais. Car si mon regard fixe l'hypothétique perle d'eau, mon esprit est ailleurs, anticipe le futur à court terme, les risques encourus dès ma rencontre avec l'extérieur, le temps qui passe, inexorablement, le temps se resserre, et tant de choses encore à faire avant que je n'arrive au boulot. Je retiens ma respiration sans m'en rendre compte, et au moment où l'oxygène se raréfie, le réflexe de vie prend le relais. J'halète.

Et je suis toujours figé, là, devant ce putain de robinet qui ne coule pas. Vraiment ? N'aurait-il pas coulé pendant que j'étais plongé dans mes pensées ? L'esprit qui divague, comme pour échapper aux contraintes matérielles. Qu'est-ce que c'est qu'une goutte d'eau ? Rien du tout. Mais deux, trois, quatre, cent, mille, dix-mille, un million, trente milliards ? Ça vous ravage un intérieur en moins de deux. Et les assurances, dans ces cas-là, on sait qu'elles ne sont pas aussi entreprenantes que quand il s'agit de vous vendre un contrat. On en lit, on en entend, on en voit des choses tous les jours. A la télé, à la radio, dans les journaux, sur Internet. De pauvres gens qui ont tout perdu à cause de négligences, de fuites d'eau non réparées, de robinets pas fermés. Et après ? Que leurs yeux pour pleurer.

L'image du lavabo qui se remplit. De la baignoire aussi. A l'unisson. Ou bien chacun leur tour. Bonde bouchée. Le niveau de l'eau qui monte. Un fond d'eau d'abord. Puis le quart. La moitié. Les trois-quarts. L'eau atteint le bord de la faïence. Première rigole sur la porcelaine. Mare au sol. Rigole dans les interstices du plancher. La suite, il n'y a qu'à l'imaginer. Rigoles. Je ne rigole pas, moi. On ne rigole pas avec l'eau.

Alors, je reprends ma comptine.

Un deux trois quatre.

Un deux trois.

Un deux trois.

Un deux trois quatre.

Un deux trois quatre.

En même temps, le dos de ma main vient se positionner sous le robinet, vigilante face à la moindre humidité.

J'attends encore.

Encore.

Rien.

Encore.

Rien.

Je dois descendre maintenant. Il le faut. Même si je sais que je remontrai une fois le petit-déjeuner pris. Une fois, deux fois, trois fois.

Allez, étape suivante.

Heureusement que je n'écris pas une nouvelle de ma vie ! Encore moins un roman. Qu'est-ce que ça serait chiant à lire ! Comme je plaindrais mes potentiels lecteurs ! D'un autre côté, qui aurait envie de lire ça ? Il paraît qu'une bonne histoire tient en une phrase. Qui aurait envie d'acheter un roman qu'on pourrait pitcher en écrivant : « *TOC - L'histoire de Ludovic Maistre, un trentenaire célibataire qui lutte au quotidien contre ses troubles obsessionnels compulsifs afin de se faire une place dans la société.* » ?

Franchement.

Je suis sûr que vous êtes déjà tombés sur ces reportages de deuxième partie de soirée bien racoleurs sur d'obscures chaînes de la TNT, où de pauvres types, de pauvres nanas témoignent face caméra sur la difficulté de vivre avec de tels troubles au quotidien. Ces mères de famille qui se lèvent à deux heures du matin pour laver la maison de fond en comble à grands coups de balai, de seaux, de javel, de Monsieur Propre et de gants Mapa, tandis que le mari pointe son nez, du haut de l'escalier,

marcel froissé et rare cheveu hirsute et fait mine de demander pour la première fois, baillant son reste de cycle paradoxal « Ben, qu'est-ce que tu fais à cette heure-ci ? » Son interlocutrice ignore presque sa présence, frottant le carrelage, comme moi ma peau sous la douche, passant et repassant sur le moindre joint de ciment. « Ben, t'as déjà lavé hier soir !... » rajoute le mari avant que son épouse n'explose en sanglots, éructant des « J'peux pas m'en empêcher, c'est plus fort que moi ! » A ce moment précis, vous appuyez sur le bouton off de la télécommande et vous allez vous coucher en remerciant qui vous voulez de visible ou d'invisible de ne pas vous avoir affublé de telles tares. Moi aussi. Je n'ai pas l'obsession compulsive de la propreté.

Mais j'ai toutes les autres référencées sur *Wikipédia*.

Et *Doctissimo*.

Ou presque.

3:15

5 barres + 2 points + 2 barres + 5 barres, ça fait 14.

Et 1 + 4, ça fait 5. Pas 9.

*Merde*.

Mais heureusement, 3:15, ça donne 3 + 1 + 5. Et ça, ça fait 9. Et c'est tant mieux.

Sur la table de la salle à manger, mon bol m'attend. Disposé la veille au soir. Pile au centre de mon set de table. Retourné. A sa droite, le couteau. Exactement parallèle au bord droit du set de table. Au-dessus du bol, la cuillère. Parallèle au bord supérieur du même set, parfaitement perpendiculaire à l'axe du couteau, si l'on prolonge mentalement les deux axes dans lesquels s'inscrivent les couverts. Trois autres sets recouvrent la table de bois brut d'inspiration suédoise. J'aime bien la rigueur suédoise. Ces gens ont le sens du pratique et du fonctionnel. J'aime bien les catalogues de décoration suédoise. Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. Même si je sais que si d'aventure un génie me proposait un jour de pouvoir réaliser trois vœux et que, dans un éclair de folie – purement inenvisageable ! – mon premier vœu était de me transporter instantanément en pleine banlieue de Stockholm, et le second de pousser la porte de la première maison venue, je serais fatalement déçu. Il y a potentiellement autant de bordéliques en Suède que partout ailleurs dans le monde.

Forcément, mon troisième vœu serait de me débarrasser de ces putains de TOC.

Petit-déjeuner.

Beurre. Tartines grillées. Thé vert.

Chauffer l'eau.

La vapeur s'échappe de la casserole. Retirer la casserole du feu. Tourner le bouton. Graduation verticale. Gaz coupé.

Comme tous les matins – toutes les nuits, tôt le matin – je prends place devant mon bol. Fixant le siège vide devant le mien. Juste derrière, la bibliothèque. Inspiration suédoise aussi. Des dizaines, des centaines d'ouvrages. Classés méthodiquement. Ordre alphabétique. De A à Z. Ou presque.

De A à Y.

D'Alléno à Yamamoto. En passant par Bocuse, Chevrier, Ducasse, Escoffier, Gouffé, et j'en passe. Plus de deux siècles d'histoire culinaire et de recettes de cuisine prestigieuses par les plus grands maîtres.

Pas de romans, de contes, de nouvelles. Pas besoin. Je me les écris tout seul, dans ma tête.

Un détail me fait soudain lever de ma chaise.

Une broutille pour le commun des sains d'esprit.

Une fissure dans mon quotidien.

Un ouvrage de Loiseau, abandonné négligemment entre un de Sarran et un autre de Savoy. Bernard, encadré par Michel et Guy. Une ignominie.

L'ordre alphabétique, Sarran maniaque et viens replacer Loiseau qui a pris son envol bien malgré lui du côté de la Savoy.

Je ne lui en veux pas. Celui qui le tenait entre les mains pas plus tard qu'hier soir a toute mon indulgence.

Hier, Georges est venu. C'était la première fois que je le recevais depuis son départ en retraite. Georges Perroz. Mon ancien patron. Mon mentor. Mon ami. Mon père d'emprunt. Je le savais adorateur devant l'Éternel de la cuisine du tout aussi louable Bernard. Le menu que j'avais décidé de lui préparer était tout trouvé : sandre à la peau croustillante et fondue d'échalote, sauce au vin rouge. L'un des plats emblématiques du chef triplement étoilé. Quand il a franchi la porte d'entrée, j'ai vu son visage se décomposer. Dans le bon sens du terme. *C'est pas vrai, t'as fait du sandre !* m'a-t-il lancé. Ce plat, on en avait souvent parlé. Il m'avait dit qu'il ne s'était jamais risqué à le cuisiner. Qu'il avait eu un jour l'opportunité d'y goûter, au fameux *Relais Loiseau* de Saulieu, préparé des mains du chef *himself*, et que plus jamais il ne se risquerait à toucher à la moindre arête du vénérable poisson, de peur d'être fatalement déçu. Autant dire que, de Poisson à Pression, mon sang fit une paire de tours.

Georges s'est assis, en face de moi, devant son set de table vide et a fait tourner son Bordeaux rouge dans le verre à pied. Car contre toute attente, le poisson s'accommode très bien du rouge. Encore faut-il savoir bien le choisir. Lorsque je me suis approché de lui et que je lui ai servi, très solennellement, dans les règles de l'art, l'assiette tant attendue et redoutée, j'ai vu l'effervescence

gagner son regard. Cet imperceptible flash qui vous fait dire avant même la première bouchée que vous n'avez pas déçu. Il a saisi la fourchette et le couteau, a entrepris de détacher un infime morceau de chair qu'il a trempé généreusement – mais avec grâce – dans la compotée d'échalote avant de le porter à la bouche, et de mâcher longuement le poisson qui ne nécessitait pourtant pas de tels assauts. Je compris alors que le palais entier de Georges se délectait de la moindre fibre, que le moindre effluve d'alcool cuit imprimait ses papilles, pour n'en rien manquer. Lorsqu'il déglutit, il attendit quelques longues secondes encore afin de tourner le visage vers moi. Puis, il se leva dans un silence feutré, reculant sa chaise avec minutie, fit quelques pas dans ma direction, moi qui étais resté debout comme un tout jeune apprenti attend le soufflet de son maître de stage.

Et il me prit dans ses bras.

Et me dit simplement :

– Merci.

Et dans ces cinq lettres quasiment chuchotées à mon oreille, je compris que le grand Georges Perroz, en tous cas à mes yeux, nourrissait des espérances immenses à mon égard. Puis, il se détacha de moi et plongea son regard dans le mien, ses petits yeux plissés et perçants à la fois. Les rides de ses pattes d'oies s'agglutinèrent au coin, poussées par les commissures de son sourire plein et généreux. Georges Perroz avait la bienveillance et les faux airs d'un Pierre Gagnaire. Oui, l'âme d'un chef, d'un vrai. Dans le bon sens du terme. Un chef trois étoiles.

Il finit le plat avec beaucoup moins de solennité, se perdant dans ses compliments, répétant trois, quatre, cinq fois les mêmes éloges. S'extasiant devant l'incroyable préparation du poisson, tentant de reconnaître le grand cru qui m'avait servi à préparer mon fond de sauce. Quand il nettoya d'un morceau de pain de campagne fariné la dernière trace de jus de vin rouge, il lâcha ses couverts à même le set de table et se frappa la panse d'un air réjoui. Je n'aurais pas été surpris de le voir lâcher un rot sonore, tant Georges pouvait mêler à la fois la distinction la plus extrême et la décontraction la plus discutable, mais il s'en garda bien et se leva, puis se retourna pour mieux rejoindre la bibliothèque et chercher du bout de l'index le traité de cuisine du grand Loiseau dans lequel j'avais pioché la recette de son chef d'œuvre.

Alors, oui, Georges avait replacé le livre au mauvais endroit. Oui, ses couverts reposaient lamentablement du même côté de l'assiette, croisés, tachés de sucs, tachant le set. Mais c'était Georges Perroz, et je ne pouvais aucunement lui en vouloir.

– Quand est-ce que tu passes MOF ? m'a-t-il demandé pour la deux-centième fois.

– Le concours, c'est l'an prochain..., je lui ai répondu.

– Tu te dégonfles pas, cette fois-ci. Tu le fais !

– C'est pas sur du poisson qu'on va m'évaluer, Georges. Le sandre de Loiseau, ça leur passe au-dessus.

– On s’en fout de ça, quand on a du talent, on a du talent. Peu importe la spécialité que tu choisiras, tu le décrocheras ce satané titre. Imagine le topo : *Ludovic Maistre, Meilleur Ouvrier de France !* Ça te dit pas de porter un col bleu, blanc, rouge toute ta vie ?

Bien sûr que ça me disait ! C’était sans doute ce que je souhaitais le plus au monde. Ça, et arrêter de faire une fixette devant les robinets d’eau pendant plusieurs quarts d’heure. Sans doute même que décrocher le titre me permettrait de gagner en même temps la confiance perdue – ou jamais eue – et arrêter ces putain de rituels. Georges a toujours cru en moi, à tel point que du temps où il était encore mon patron, j’avais un double des clés de la boutique et accès illimité, 24/24. Pour t’exercer, m’avait-il simplement dit un jour en me tendant le trousseau au bout duquel pendait la clé du volet roulant et un porcelet guilleret sur une plaque métal. Sauf que Georges n’était plus mon patron. Mais que j’avais gardé la clé. Merci, Georges.

3:37

5 barres + 2 points + 5 barres + 3 barres, ça fait 15. Et  $1 + 5 = 6$ .

3:37.  $3 + 3 + 7$ , ça fait 13. Et  $1 + 3 = 4$ .

Pas bon.

Faut que j’y aille.

Table débarrassée. Couverts, bol, astiqués. Set des-émietté. Vaisselle rapide mais astiquée.

Rangement en bonne place.

L’eau.

Remonter.

Me placer devant les robinets. Et attendre. Duel inlassable entre le temps qui passe et la goutte qui pourrait poindre. Se déverser sur les contours de la faïence. Inonder la cuvette de porcelaine. La remplir. La faire déborder. L’accident. Regarder, encore et encore.

Un deux trois quatre.

Un deux trois.

Un deux trois.

Un deux trois quatre.

Un deux trois quatre.

Et recommencer.

Cacher les mains. Les occuper. Les mettre dans les poches. Pendant que je regarde l'embout du col de cygne, l'esprit divague. Je prends du retard. Pendant que mon esprit s'égare, qui sait ce que font mes mains ? En suis-je encore maître ? Et si pendant que mon cerveau se perdait dans ses méandres, mes mains en profitaient pour ouvrir le robinet et faire se déverser l'eau ? Je dois occuper mes mains. Garder l'esprit ouvert pendant mes rituels. Penser à autre chose. Autre chose. Mon histoire n'a aucun intérêt. Mon hystérie n'a aucun intérêt. Mais cette histoire, cette hystérie, ce sont les miennes.

Finalement, comme chaque jour, je peste, je m'insulte, je hurle. Je m'arrache à mes idioties, tel un sparadrap qu'on détache rageusement d'un avant-bras velu. Ça fait mal, mais ça fait le job. Descendre les escaliers. Quatre à quatre.

Mon manteau. Mon écharpe.

Sur le sol, dans ma précipitation, je remarque malgré tout un fil de laine.

Il vient de se détacher de mon écharpe.

Il serpente sur le sol carrelé.

En forme de S.

S comme Signe.

*– Je le ramasserai ce soir, promis.*

*– Oui, mais... sur le sol, ce fil fait tache. Bouleverse l'ordre, l'immaculé du sol.*

*– Ça ne fait rien, ce n'est qu'un fil, je le ramasserai ce soir, j'aurai plus de temps.*

*– En es-tu sûr ? Si tu ne le fais pas...*

*– Si je ne le fais pas ?...*

*– Et bien peut-être qu'il arrivera malheur. Peut-être pas à toi. Mais à quelqu'un d'autre. A cause de ta négligence.*

*– Ce n'est pas une négligence, ce n'est qu'un banal fil de laine (Résister, résister...).*

*– Oui, mais il fait tache sur le sol. Si tu ne le ramasses pas, peut-être seras-tu surpris d'apprendre par exemple que Georges est tombé subitement malade. Infarctus, AVC, cancer... on n'est à l'abri de rien. Tu imagines ? Par simple négligence. Ce serait dommage...*

*– Ça n'a aucun rapport. Un fil et une potentielle maladie de Georges.*

*– Ça n'a aucun rapport. Ou ça en a peut-être ! Qu'en sais-tu vraiment ? Je dis « Georges », mais je pourrais citer n'importe qui d'autre : ta maman, ta sœur, tes neveux... que sais-je ? Ce serait dommage qu'il arrive malheur à tout ce beau monde pour une simple négligence de ta part, tu ne crois pas ? Une faille dans ta conscience...*

OK, je ramasse cette saloperie de fil et vais le jeter rageusement dans la poubelle, faisant fi des potentiels miasmes sur les doigts laissés au contact du couvercle. Dans les vieux dessins animés avec Donald Duck ou Pluto, des anges et des diables à l'effigie du canard ou du chien de chasse luttent perpétuellement pour tenter d'influencer la décision du héros. Walt Disney avait-il des TOC, des rites conjuratoires à ses obsessions de malheur ?

Poignée de porte.

Clés dans la poche. S'agirait pas de se retrouver enfermé dehors. Lumières éteintes.

Ouverture porte.

Froid.

Nuit noire.

Claquement de porte.

Tour de clé.

Départ.

Vraiment ?

Porte fermée ?

Retour porte.

Vérification.

Appui sur poignée. Une fois. Deux fois. Trois fois. Six fois. Un jour, la poignée de porte cédera.

J'aurais l'air d'un con. Oui, mais, et les cambrioleurs ? On ne sait jamais. On voit tant de choses.

C'est bon.

C'est bon ?

ON S'EN FOUT !

Direction garage. Ouverture portière. Montée. Démarrage.

Départ.

Départ ?

Le gaz.

LE GAZ !!!!

FAIT CHIER !

Chemin inverse. Clé dans la serrure. Ouverture porte. Direction la cuisine.

J'arrive à la hauteur de la gazinière, je m'agenouille et ouvre la porte du placard. Le robinet d'arrivée de gaz me fait face. Dans la continuité du tuyau de cuivre. Je le fais pivoter. D'un quart de tour.

Gaz coupé.

Mon souffle est court. Respiration ventrale. Une fois. Deux fois. Trois fois. Je referme la porte. Les quatre boutons me dévisagent. Marque noire sur point noir. A la verticale. Quatre boutons. Quatre feux. Le gaz est coupé. Il ne peut plus s'échapper. Qui sait ? Le filet de butane. Ou de propane. Je n'en sais même rien. Et si ?

D'abord un mince filet dès que la porte sera refermée, puis le gaz emplit la cuisine, le séjour, le salon, envahit l'escalier, la salle de bains, les chambres. Insidieusement. Il suffit de quoi ? Une étincelle. Un voyant laissé allumé. Qui embrase la masse odorante, écœurante. Celle du gaz de ville. Dans le journal on apprendra le lendemain que tout un quartier a été soufflé, très certainement par négligence. Une dizaine. Des dizaines de morts. Des vies entières détruites. A quoi tout ça aura servi ?

Alors, je compte et recompte. Vérifie les boutons de gaz. Cache mes mains, lie mes mains. Même rituel que pour l'eau.

Un deux trois quatre.

Un deux trois.

Un deux trois.

Un deux trois quatre.

Un deux trois quatre.

J'ai des TOCS.

Serai-je un jour toqué ?

Au fond d'un grand établissement ?

Culinaire ?

Ou psychiatrique ?

Je pars.

Inutile de vous assommer avec ce que vous savez déjà. Vous êtes déjà bien courageux d'avoir tenu jusque là.

4:44

4 barres + 2 points + 4 barres + 4 barres, ça fait 14.

$1 + 4 = 5$ . Seulement.

Oui, mais 4:44, c'est trois fois le même chiffre. Trois fois quatre. Et ça, c'est le Graal pour n'importe qui dans mon cas. L'équivalent des trois 7 à la machine à sous.

Je démarre dans la nuit d'encre, la lumière des phares diluant le soluté de Chine. Je connais le trajet par cœur. Et à cette heure, un dimanche matin, il n'y a pas grand monde pour frictionner l'asphalte. Par moments, je croise un reste d'humanité en fin de trois-huit ou en descente de huit-six. Sortie de boîte, ou sortie de boîte. Au fur et à mesure que les kilomètres qui me séparent de chez moi s'égrènent, mes angoisses s'atténuent, se tarissent. Je n'ai plus rien à faire des probabilités plus (ou moins) que certaines que mon chez moi soit englouti par les eaux ou consumé par les flammes. Je me fous éperdument que mes livres, mes CD, mes DVD soient rangés par ordre alphabétique ou date de parution. Plus rien à carrer que mes chemises soient rangées par teintes ou dans l'ordre des couleurs du cercle chromatique. Plus rien à battre que tout dans mon intérieur soit parallèle, perpendiculaire, classé du plus court au plus long, du plus petit au plus grand, du plus jeune au plus vieux. Ou l'inverse. Je roule. Je roule dans la nuit. Direction le jour qui point. Direction la lueur qui illuminera ma vie. On est dimanche et je n'attends personne, là où je vais. Comme personne ne m'attend, hormis mon salut. Devenir quelqu'un. Enfin.

Georges Perroz m'a jadis légué les clés de la boutique. Mais la boutique n'est plus à Georges. Elle appartient désormais à Michaël. Repreneur du fonds. Repreneur de la clientèle. Même si à demi-mot la clientèle regrette Georges. Son sourire. Son mot pour chacun. Son sens du service. Au-delà du commerçant. Michaël est son anti-thèse. Le fric avant tout. De cette espèce d'exploiteurs de

main d'œuvre, de ce petit patronat qui fait bien savoir que les frontières avec les employés sont bien solides et étanches. On ne mélange pas l'aloyau et la bavette. De cette élite des métiers de bouche, de ces bouchers qui rajoutent sans honte aucune deux-cent grammes de gras après la pesée quand le regard planté dans le regard du client, pour mieux le détourner de son larcin improvisé, assène son « Et avec ceci ? » victorieux.

Si les clients restent, c'est pour la proximité géographique. Et j'ai la prétention de dire que c'est aussi un peu pour moi. J'étais là du temps de Georges. Je suis resté après son départ. Pour eux, je suis la pierre angulaire de l'établissement, la poutre de soutien avant que tout se casse la gueule.

Un jour, je partirai. Quand je serai prêt. Pour l'instant, je continue à apprendre. Quand Michaël trouve à redire sur mon ouvrage, je sais que Georges, de sa moue caractéristique assortie d'un hochement de tête désapprobateur, rajouterait dans son dos :

– T'occupe pas. C'est un couillon.

La boucherie-charcuterie *anciennement Perroz* est mon antre, mon atelier, mon terrain d'expérimentation.

Le jour, la semaine, j'acquiesce sans broncher et j'applique.

La nuit, le dimanche, quand le volet de fer se referme, quand l'échoppe est déserte, je peaufine seul mon apprentissage. Je ficelle, je cisèle, je débite. Une fois, une seule fois, Georges est venu à ma demande me seconder, me donner un cours particulier. Ce sentiment d'enfreindre les lois, de violer le domaine de mon nouveau patron, sous la bénédiction de l'ancien louant ma précision, mon immense respect de la viande et mon extrême minutie eut – je dois dire – quelque chose d'extrêmement jouissif. Au nez et à la barbe, au nez et à la barde du maître boucher-charcutier Michaël. A l'heure où lui écume les routes de la région à bord de sa Porsche 911.

Mon esprit ventile soudain mes réflexions, me ramenant à la réalité. Quoi, je suis déjà là ? A moins d'un kilomètre de la zone commerciale ? Six bons kilomètres me séparent de mon chez moi. Qu'ai-je fait durant tout ce temps, happé par mes pensées ? Je n'ai aucun souvenir de la distance parcourue. Est-ce que je connais à ce point la route pour la parcourir en mode pilote automatique ? Et de nuit ? Ai-je dépassé le grand bois ? Les trois intersections ? Le passage à niveau ? J'essaie de me remémorer un détail qui me rassurerait sur ma lucidité au volant, mais pas la moindre bribe du trajet passé. Et si j'avais heurté quelqu'un de l'aile, du bas de caisse, du pare-chocs ? Un cycliste mal éclairé ? Les gens font si peu attention à la sécurité, malgré les campagnes de pub... Un passant sur le bas-côté ? A cette heure-ci ? Peu probable. On ne sait jamais. Avec tout ce qu'on voit. Tous ces faits divers au détour d'une colonne de journal, d'une notification de favori, d'une ligne d'actualité personnalisée... J'entends comme un bruit de frottement, à l'arrière de la voiture. Je baisse le volume de la radio qui diffuse un air classique de Mendelssohn. Un feulement, léger mais

présent, qui se mue en crissement. C'est normal, c'est normal, parfaitement normal. Des bruits de route caractéristique, rien de plus...

BLANG !

Qu'est-ce que c'était ?

Un nid de poule !

Un simple trou dans la chaussée. Pas de panique. Oui, mais.

Pendant que j'étais occupé à comprendre l'origine de ce bruit suspect, je n'ai pas fait suffisamment attention à la route. Et si... le cycliste, le piéton... tout ça... Je jette un œil dans le rétroviseur mais seule l'obscurité légèrement teintée du rubicond de l'éclairage arrière me répond.

J'arrive à l'approche d'un rond-point. Il faut clarifier les choses, stopper l'angoisse qui monte, qui me happe au plus profond de mon estomac, remonte jusqu'au diaphragme, irise mes membres entiers, tel une hydre s'emparant de mon être, une bête tapie au creux de moi, comprimant mes poumons, ma trachée, mon œsophage. Resserrant son emprise jusqu'à l'extrême. J'avale l'air à grandes goulées, pour offrir davantage d'espace aux organes qui se meurent.

Rester lucide.

Rester lucide.

Je fais le tour du giratoire et fais le trajet inverse.

Fixer la route.

Mais fixer le bas-côté à gauche aussi.

A l'endroit exact de la déflagration. Du choc.

Personne derrière moi.

Je ralentis jusqu'à l'endroit de l'impact.

30 km/h.

20 km/h.

15 km/h.

8 km/h.

5 km/h.

Arrêt complet sur la nationale.

Je baisse la vitre.

Rien. Absolument rien.

Hormis un trou sur la chaussée. Un éclat sur le bitume. Et c'est tout.

Film de merde.

Je redémarre.

Rattraper le temps perdu.

L'aiguille du compteur remonte.

Trouver un endroit pour faire demi-tour. Pas en pleine route. Trop dangereux. Il faut une intersection pour faire ça proprement. Ça serait trop con de se mettre en danger après s'en être soulagé d'un autre.

J'appuie sur la pédale d'accélérateur.

Le bruit.

Le feulement.

Le frottement.

Ça revient.

Ça a commencé avant l'impact. Un ou deux kilomètres avant au moins. Alors même que mon esprit vagabondait, ignorant la route, ignorant les obstacles, les limitations, les mises en garde, les dangers. L'heure de tous les possibles. De tous les accidents. De tous les périls. Je n'ai pas regardé le compteur. Jusqu'à combien j'ai roulé à ce moment-là ? 90 ? 100 ? 110 ? 120 ? La pédale s'enfonçant au gré de mes digressions. Le corps prenant le pas sur l'esprit en standby. Le côté sombre enveloppant la raison. Un piéton sur le bas-côté, habillé de noir. Pas de bandes réfléchissantes. J'ai pas réfléchi. Ma voiture happant le malheureux par un pan du manteau, s'agrippant au bas de caisse, à la moindre prise possible. La surprise, puis la chute du pauvre hère. Pas le temps de s'apercevoir que sa peau caresse le bitume. Il se débat, crie, hurle. Je n'entends rien, ses implorations recouvertes par la *Symphonie n°2 en si bémol majeur*. Le *Chant de Louange*. *Gloire à toi, Seigneur ! Gloire à toi, Seigneur ! Aie pitié de moi, mon Dieu ! Libère-moi de ton étreinte !* Moi, trop occupé à dégoïser sur Michaël, j'occulte la réalité. Je ne remarque pas le piéton qui n'est bientôt plus humain, un amas de chair traîné sur l'asphalte, une bouillie informe mêlée de tissus organiques et synthétiques. Et moi qui n'entrave rien. Son reste d'humanité vint se fixer aux essieux, aux moyeux, aux suspensions. Les organes à la tôle. Les muscles à l'aluminium. Les ligaments au zinc (y a-t-il seulement du zinc sous une voiture ?)

Jusqu'à ce feulement, léger mais présent. Ce crissement qui m'extirpera de ma torpeur.

Je dois m'arrêter. A tout prix.

Constater l'horreur.

Faire preuve de courage. Braver l'innommable.

Là, à droite. Devant une coopérative agricole abandonnée, un espace gravillonné. Aux restes de chair vont s'agglutiner de minuscules cailloux. Chapelure, panure sur l'escalope. Je stoppe, ouvre violemment la portière, portable à la main en mode lampe torche, m'accroupis et dirige le faisceau sous le véhicule.

Balayage compulsif et minutieux à la fois.

Il n'y a rien.

Absolument rien.

Pas le moindre bout de viande.

Aucune réminiscence du moindre accidenté.

Je me redresse, me relève et projette le rai de lumière sur la carrosserie blanche. Devant, derrière, sur les côtés. Pas trace de la plus petite micro-gouttelette de sang.

Le piéton et son destin tragique.

J'ai tout inventé.

Tout imaginé.

Mais ça, vous le saviez déjà.

Moi-même, je le savais.

Seule une part de mon être en était consciente.

A partir de quel moment peut-on se considérer comme fou ?

Descente de stress.

Je remonte côté conducteur.

Écarquille des paupières.

Mains sur le visage.

Sueur sur les doigts.

Gel hydro-alcoolique.

Frotter, frotter, faire pénétrer.

Nettoyer.

Respiration ventrale.

Calme.

Calme.

Calme.

5:55 sur l'ordinateur de bord.

Trois fois cinq.

Le destin est à nouveau de mon côté.

Je redémarre, regarde devant, derrière, sur les côtés. Plusieurs fois. Rester conscient. Vigilant.

Garder les yeux bien ouverts, surtout. Laisser les pensées où elles sont, surtout. Et reprendre une conduite normale. Jusqu'à mon point de chute. A peine trois kilomètres encore.

\* \* \*

L'enseigne de la *Boucherie-Charcuterie Parroz*, établissement fondé en 1947, a été recouverte d'une banderole rouge plastique du plus mauvais effet, accrochée par deux ficelles, sur laquelle le nom de *Michaël Tourette* s'imprime en caractères Comic Sans MS jaune pétant. *Tourette*, un nom prédestiné. Bienveillance, n'est pas vraiment son second prénom. Et sur son CV, *insultes et rabaissements* pourraient sans aucun mensonge être mentionnés dans la rubrique *Passions et hobbies*. Je ne reviendrai pas sur les crasses et les remarques désobligeantes dont il a pu faire preuve à mon rencontre, y compris devant les clients, depuis qu'il a repris la boucherie. Si je fais encore partie de son personnel, c'est pour les bénéfices personnels que je peux en tirer. Et user des moyens mis à ma disposition dimanche et fêtes, derrière son dos (c'est encore meilleur!) n'est pas le moindre. Les affronts, les blâmes, les intimidations, j'en rirai quand je mènerai la nouvelle vie à laquelle je prétends.

Je décide de stationner à deux rues de l'établissement. Il y a bien peu de risques que Michaël Tourette pointe le bout de sa calandre un dimanche à 6 heures du matin, voire plus tard – tout occupé qu'il doit être à découvrir de tel ou tel after – mais on ne sait jamais.

La rue est déserte à cette heure, mais je me garde bien d'allumer toute source lumineuse, cherchant la serrure du rideau de fer à tâtons. Une fois la clé insérée, je fais glisser le rideau opaque avec la délicatesse la plus extrême afin de ne pas alerter la moindre potentielle âme déjà réveillée. Je m'abaisse pour déverrouiller la porte vitrée, fais glisser à nouveau le rideau que je bloque à double-tour et viens refermer le tout, d'une habileté digne des plus grands illusionnistes.

J'appuie sur l'interrupteur, et le fonds de commerce apparaît sous la lumière crue des néons. Ce sont d'abord les affiches fluo qui me font plisser les yeux, réverbérant les rais de la clarté artificielle. Des promotions alléchantes écrites au marqueur biseauté peinent à convaincre le client clandestin que je suis. Je connais les combines derrière tout ça. Dans les vitrines réfrigérées, les invendus de la veille, les terrines, les saucissons, recouverts du papier plastique blanc et rose à carreaux. Un silence chirurgical règne en maître. Le zézaiement des appareils électriques en veille, la profusion de blanc – carrelage, crédence – tout me transporte dans l'intimité d'un bloc chirurgical. Sauf que le patient d'aujourd'hui n'est plus très bien portant.

Je me dirige vers l'arrière-boutique par la porte à double-battant percée de deux hublots vitrés et trouve rapidement l'objet de mon lever nocturne que je viens mettre en appui sur mon épaule pour mieux le ramener dans la boutique. Une impulsion et le corps vient s'abattre lourdement sur le plan de travail.

Mon « opéré » du jour est un bel agneau de pré salé que j'ai pris soin de mettre de côté hier avant la fin de mon service. Objectif : me mettre dans les conditions de la dernière épreuve du concours de

Meilleur Ouvrier de France, catégorie boucherie-étal qui portait sur la dite-bête. C'est parti. J'entreprends de réaliser la fente de l'animal que je réussis haut-la-main par une belle coupe longitudinale, puis je m'attaque à la coupe du gigot et de la selle, avant de la désosser. Mes gestes sont précis, calculés, je les ai réalisés des centaines de fois. Mais ce n'est pas le nombre qui compte, c'est que l'ouvrage soit à chaque fois encore plus proche de la perfection que la fois précédente. J'enchaîne sur la levée de l'épaule de l'agneau, avant de m'engager dans la préparation du carré en isolant trois côtes premières. Je dégraisse chaque os que je rencontre de la façon la plus minutieuse qui soit, à tel point que plus un gramme ne demeure sur chacun des abattis de la bête. Les os apparaissent nus et aussi luisants que possible. L'orfèvrerie au service de la boucherie d'art. Je m'appête à réaliser mes noisettes d'agneau quand un bruit de moteur m'arrête net dans mon élan. Je connais ce ronflement.

Le rugissement des m'as-tu vu.

Les cylindres allemands.

Un claquement de portière, puis celui des talonnettes sur le trottoir.

Je jette un œil vers la pendule, derrière moi, juste au dessus du tableau de découpe du porc.

6:14

6 barres + 2 points + 2 barres + 4 barres, ça fait 14.

Et 1 + 4, ça fait 5. Mauvais signe.

Le premier réflexe serait de tout lâcher, couteaux et agneau, et de s'échapper à toutes jambes vers l'arrière-boutique.

Pour aller où ?

Autant faire face à la réalité. Faire preuve de courage. D'aplomb. Affronter la médiocrité permet parfois de s'élever.

La médiocrité ne tarde pas à pointer le bout de son nez.

Crissement du rideau de fer. Coups de phalanges sur la porte vitrée. Trousseau qu'on secoue énergiquement pour montrer la colère. Le patron dans toute sa splendeur. Avec la plus grande honnêteté du monde, je dois dire que, tablier et calot de papier en moins, ce n'est plus le même homme. Si à cela on ajoute le manteau trois-quarts, le pantalon anthracite à fines rayures grises, les chaussures italiennes parfaitement vernies, la chevelure enduite de gel, le collier de barbe finement taillé et la séance d'UV toute fraîche, on a franchement du mal à croire qu'il a commencé son apprentissage par de la mise en barquette de chair à saucisse au centre Leclerc du coin.

Dès qu'il me reconnaît, ses maxillaires se serrent sous sa peau carotte.

– Qu'est-ce que tu fous là, Ludo ?

*Des crêpes, connard !*

Il s'approche de moi, la méfiance en étendard, et détaille d'un regard circulaire le moindre élément de la boutique.

– Comment t'es entré d'abord ? C'est moi qui ai fermé hier. T'as forcé quelque chose ?

– Non, M'sieur Tourette, j'ai un double...

– Un double ? Première nouvelle ? Ça te vient du temps de Parroz, hein ?

– Oui, avoué-je.

– Et bien, tu vas me rendre ça tout de suite, mon garçon, parce que l'époque Parroz, si tu t'en étais pas encore rendu compte, c'est fini, et bien fini.

Il me tend la main, paume grande ouverte vers le ciel, au dessus de la vitrine réfrigérée, comme pour récupérer son dû. Moi, je suis en tablier, tâches de sang d'agneau sur le ventre, gants jusqu'aux coudes et couteau dans la main. Comme si j'étais en mesure de fouiller dans mes poches pour accéder à sa requête. Mais l'abruti change rapidement de sujet.

– C'est un agneau de la réserve, ça ? Tu m'as pourtant bien dit hier qu'il n'y en avait plus quand la cliente voulait des côtelettes. Tu t'es foutu de ma gueule, c'est ça ? Qu'est-ce que t'es en train de foutre avec ma viande, salopard ?

En même temps, sans détacher son regard du mien, il se dirige de l'autre côté du comptoir, d'un pas de félin prêt à bondir sur ce qu'il croit être sa proie. J'ai le temps de penser que si dans la Rome antique on avait fait entrer de tels prédateurs dans les arènes, on aurait été plus proche du spectacle de stand up avec un tel gugusse. Convaincu de son aura, il s'approche de plus en plus de moi et bientôt la distance entre nous ne se compte plus qu'en dizaines de centimètres. Instinctivement, je me mets à reculer, jusqu'à ce que je me retrouve acculé au plan de travail. Mon dos heurte un peu violemment le carrelage de la table, ce qui – par vibrations – vient faire vaciller le mur attenant.

Un choc ! Un fracas, accompagné de bris de verre s'ensuit.

Par réflexe, je me retourne et constate que le tableau de découpe du porc sur lequel figure un cochon tout sourire à l'anatomie en pointillés vient de s'écraser juste à côté de l'agneau en morceaux. D'un geste surréaliste dans une pareille situation, je saisis le tableau encadré de ma main gantée, afin de constater l'étendue des dégâts.

Aucun bris de verre sur le plan de travail. Simplement, le verre est fissuré de haut en bas, pile au milieu.

Une grande estafilade traverse les travers de l'animal hilare.

– Ah, ben bravo, Ludovic Maistre, non seulement on charcute ma belle viande, mais en plus on dégrade le matériel de l'entreprise ! C'est bien toi ça, tiens ! Tu ne fais décidément attention à rien !...

« *Tu ne fais décidément attention à rien !... »*

Est-ce la proximité physique de mon nouveau patron, la rage contenue depuis des mois ? Ou bien l'incongruité de la phrase prononcée de sa bouche aux dents blanchies à la chaux ?

Je ne le saurai jamais, même si j'ai un faible pour la troisième option.

Mes peurs les plus profondes – les mêmes que devant le robinet d'eau, ou le robinet de gaz – se sont avérées juste. Quand l'esprit vagabonde, le corps reprend parfois le dessus.

Sa dernière phrase résonne encore dans l'échoppe au petit matin, que ma lame de vingt bons centimètres lui traverse l'abdomen en une belle fente, nette et sans bavures.

Avant que le sol – après le gilet, la veste, le pantalon de coupe italienne, les mocassins vernis – ne se recouvre peu à peu d'une gigantesque mare de sang.

\* \* \*

Les lumières bleu, blanc, rouge des véhicules de police éclairent le jour naissant. On est lundi. Lorsque la femme de ménage a voulu prendre son service, la clé du local était enfichée dans la serrure du rideau de fer, prête à l'emploi. Le reste du trousseau pendait vers le sol. Complet. C'est elle qui a découvert la scène. L'histoire retiendra qu'elle n'aurait de toutes façons pas eu beaucoup de travail ce jour-là.

Avant que la police scientifique ne prenne le relais, le lieutenant Damien Darc enregistre le moindre détail de la scène de crime sous ses yeux.

Il sait qu'il ne l'oubliera jamais.

Qu'elle le hantera la nuit prochaine. Et les nombreuses autres à venir.

Les siennes, celles de ses collègues, celles des criminologues les plus aguerris, des *profilers* les plus chevronnés, les plus blasés.

Quand il est rentré dans la boucherie, la première chose qu'il s'est dit, c'est :

– Ça sent bon. Ça sent le propre.

Et puis il a vu.

Les gars de la scientifique lui ont confirmé que le meurtre avait eu lieu depuis au moins un jour. D'habitude, au bout d'un jour, ça sent déjà le charnier en putréfaction. Mais là, rien à voir.

Ou plutôt, si.

Au centre de la pièce, contre les vitrines réfrigérées, là où les clients font la queue, quatre sacs poubelle. Son intuition était bonne. Les expertises révéleront qu'ils contenaient les restes organiques du patron. Un dénommé Michaël Tourette.

Dans un premier sac, les chairs et la peau.

Dans le second, les muscles.

Dans le troisième, plus petit, les tendons et les ligaments.

Dans le dernier, les organes.

Tous savamment triés et nettoyés.

S'il n'y avait que ça.

Sur le carrelage, parfaitement alignés. Parallèles aux joints des dalles immaculées, ils sont tous là.

Les 206.

Les deux-cent-six os de Michaël Tourette, classés de l'étrier au fémur, du plus petit au plus grand, nettoyés de toute chair, de tout lambeau.

La scène de crime la plus propre et la mieux rangée qu'il sera jamais donnée à voir au lieutenant Damien Darc.

\* \* \*

Qu'est-ce j'avais de plus suspect que les autres ?

Absolument rien.

Tout aussi potentiellement coupable ou innocent que les autres employés de la boucherie-charcuterie.

La police m'a interrogé comme tous les autres.

– Monsieur Maistre, que faisiez-vous la nuit de samedi à dimanche ? Et le dimanche toute la journée ?

– J'ai dormi. Je suis resté chez moi.

Quel voisin pour s'apercevoir que je suis rentré dans la matinée. Et quand bien même, j'aurais très bien pu aller chercher des croissants pour mon petit déjeuner. D'ailleurs c'est ce que j'ai dit à la police. Parce que c'est ce que j'ai fait. La boulangère a confirmé. Voyons, quel assassin rentrerait sagement chez lui avec des viennoiseries après son forfait ?

A force de se raconter des histoires, on a une certaine expérience quand il s'agit d'en raconter pour sauver sa peau.

Et puis, ils nous ont rapidement laissé tranquilles. L'enquête s'est vite orientée vers le passé plus que trouble de mon ex-nouveau patron. Il y en a eu des enquêtes alternatives ! Des articles, des dossiers spéciaux. Des émissions sur la TNT, juste après des reportages sur les gens atteints de troubles obsessionnels compulsifs. J'ai revu ma ménagère intégriste, tiens. Ça ne va toujours pas mieux. Est-ce qu'on guérit vraiment de ça d'ailleurs ?

J'ai passé le concours de Meilleur Ouvrier de France, catégorie *boucherie-étal*. Je l'ai décroché haut la main. Georges était là pour me voir remettre mon trophée.

Trois ans après, j'ai repassé le concours, cette fois-ci dans la catégorie *cuisine, gastronomie*. Ce fut à nouveau un succès. Mais Georges n'était pas là pour me voir remettre mon trophée. Emporté par un infarctus.

Pourtant, le jour où ça lui est arrivé, le sol de mon domicile était nickel.

Pas un seul fil de laine ne traînait au sol.

Aujourd'hui, je suis le propriétaire de mon propre restaurant.

Et j'ai décroché l'an dernier ma première étoile au Michelin.

Je travaille d'arrache-pied pour la deuxième.

Je croise les doigts.

Ma vie a énormément changé.

Je connais le succès.

Je suis reconnu par mes pairs.

Est-ce que je vais mieux ?

Ce serait trop facile.

Chaque soir, après mes nombreuses heures passées en cuisine, j'ouvre mon classeur.

Celui dans lequel j'ai compilé tous les articles en lien avec l'affaire Michaël Tourette, depuis toutes ces années. Une bien singulière littérature constituée de faits, d'hypothèses, de non-lieux.

Un *cold case* en devenir.

Dans les tréfonds d'internet, j'ai mis la main sur une multitude de clichés de la scène de crime. Des photos prises sous tous les angles. Si jamais un jour un réalisateur américain veut en faire son nouveau chef d'œuvre, il n'a qu'à se servir.

Cette scène, je pourrai la dessiner de tête.

*L'œuvre d'un maniaque*, a écrit un jour un journaliste. *La perfection au service du crime*.

Vraisemblablement, nous n'avons pas la même idée de la perfection.

Chaque soir, je revis la même scène.

Au moment de partir, j'ai voulu raccrocher le tableau de découpe du porc, fissuré en son milieu, traversant les travers de l'animal.

Jamais je n'aurais pu changer le verre ce jour-là. Face à ça, j'étais impuissant.

Non, ce n'est pas ça.

J'étais pourtant sûr d'avoir fait tout bien comme il faut.

Pour une fois, je n'ai pas vérifié, je ne me suis pas retourné.

Un défaut de conception, du tableau, je ne vois que ça. Ou un problème de clou.

Alors oui, sur les photos, tout est bien rangé, nettoyé, aligné. Parallèle.

Mais tous les soirs, ce qui attire inmanquablement mon regard, c'est ce porc qui me fixe de son œil goguenard, son arrière-train semblant faire pencher à lui seul le tableau de découpe.

Le tableau de travers.

De travers.

De travers...

J'ai tout raté.

*Un deux trois quatre.*

*Un deux trois.*

*Un deux trois.*

*Un deux trois quatre.*

*Un deux trois quatre...*